

# Qu'est-ce que la mission intégrale ?

© Vinoth Ramachandra, 2006  
(traduction française : Prisca Wiles, S.E.L. France, juillet 2006)


## La Déclaration Michée et au-delà

L'expression « mission intégrale » a connu une popularité croissante depuis que plusieurs organisations évangéliques de développement, provenant du monde entier, se sont réunies à Oxford, Grande-Bretagne, en 2001, pour former le réseau Michée. Le terme, qui dérive de l'espagnol « misión integral », a été ressenti comme une expression du souci pour la personne tout entière moins susceptible d'incompréhension que les expressions précédentes qui parlaient de « mission holistique » ou de « développement transformationnel ». Le réseau Michée a édité une « Déclaration sur la Mission Intégrale » qui énonce que :

« La mission intégrale, ou transformation holistique, est la proclamation et la mise en évidence de l'Évangile. Il ne s'agit pas de devoir mener parallèlement l'évangélisation et l'implication sociale. Mais il s'agit plutôt, dans la mission intégrale, de dire que notre proclamation a des conséquences sociales, quand nous appelons à aimer et à la repentance dans tous les domaines de la vie. Et, que notre implication sociale a des conséquences évangélisatrices, quand nous sommes preuve de la grâce de Jésus-Christ qui transforme la personne. Si nous ignorons le monde, nous trahissons la parole de Dieu qui nous a envoyés pour servir le monde. Si nous ignorons la parole de Dieu, nous n'avons plus rien à apporter au monde. »<sup>1</sup>

1 « Déclaration Michée sur la Mission intégrale » dans Tim Chester (ed.), Justice, Mercy and Humility : Integral Mission and the Poor (Carlisle, GB : Paternoster, 2002) p. 19.

Cette position est souvent comprise comme signifiant qu'il ne peut y avoir d'action sociale chrétienne authentique qui ne soit accompagnée *en même temps* de la proclamation orale de l'Évangile (« évangélisation »), tout comme il ne peut y avoir de proclamation authentique qui ne soit accompagnée *en même temps* d'une action sociale. Cette approche tend donc à




comprendre la « mission intégrale » comme une pratique holistique, une stratégie ou une méthodologie pour nos efforts missionnaires. Dès lors commence, dans le monde, la recherche de « modèles » d'une telle « mission intégrale » capables de nous stimuler. Ce qui crée des tensions pour ceux qui travaillent dans des situations de souffrance humaine où la proclamation directe de l'Évangile n'est pas possible ou bien où cette dernière a toutes les chances d'être mal comprise (peut-être à cause d'un passé de mauvaises pratiques – les soi-disant « conversions par intérêt » [NdT : littéralement « contraires à l'éthique »]) au point d'aboutir à la suppression de toute oeuvre de compassion initiée par des chrétiens.

Quelle qu'ait été l'intention de ceux qui ont formulé la Déclaration Michée, est-il possible de dissiper le sentiment latent d'ambiguïté par une compréhension de la « mission intégrale » moins en termes d'activités de l'Église qu'en termes de ce que l'Église est appelée à *être* (ce qui, bien sûr, inclut son action dans le monde) ? En d'autres termes, la mission intégrale est étroitement liée à l'*intégrité* de l'Église. Un homme ou une femme intègre est une personne digne de confiance, qui ne connaît pas d'incohérence entre ce qu'elle est en public et ce qu'elle est en privé. La mission intégrale est alors un moyen d'appeler l'Église à mener de front, dans sa théologie ainsi que dans sa pratique, ce que le Dieu trinitaire des récits bibliques lie constamment : « l'être » et « le faire », le « spirituel » et le « physique », « l'individuel » et le « social », le « sacré » et le « séculier », la « justice » et la « miséricorde », le « témoignage » et « l'unité », la « prédication de la vérité » et la « pratique de la vérité », et ainsi de suite.

L'accent est dès lors placé moins sur un « équilibre » pratique de nos diverses activités, que sur un refus catégorique de faire des distinctions non bibliques. Par exemple, quand Jésus a entamé volontairement une conversation personnelle avec un paria social comme la femme samaritaine (Jean 4), faisait-il de « l'évangélisation » ou accomplissait-il une « action politique » en défiant les tabous politiques de sa société ?<sup>2</sup> Quand l'Église primitive sauvait des enfants abandonnés pour mourir sur les tas d'ordures hors des villes de l'empire romain, ou rendait visite aux prisonniers et les nourrissait, ou refusait de s'associer au culte sacrificiel de l'empereur, était-elle politiquement subversive ou vivait-elle tout simplement l'Évangile dans le monde de l'époque ? Quand le révérend Martin Luther King s'opposait au racisme des Blancs de la société américaine au nom du Dieu vivant de l'Écriture, qui a déclaré que tous les êtres humains sont égaux et les a réconciliés entre eux par la mort de Jésus, évangélisait-il la nation ou engageait-il une action politique ?

La réponse à ces questions doit assurément être : « les deux ». Poser ces questions, c'est prendre la Déclaration Michée sous un angle qui pose un défi à la totalité de l'Église de Jésus-Christ, et pas seulement à ceux qui sont professionnellement impliqués auprès des pauvres. La question ne se limite pas (comme la Déclaration l'exprime à merveille) à énoncer que la proclamation de l'Évangile a « des conséquences sociales » et que l'engagement social a « des conséquences évangélisatrices », mais elle dit aussi que toute action de l'un ou l'autre type peut être racontée sous d'autres descriptions alternatives avec des implications plus profondes pour notre vie. Quand on a demandé à Jésus de résumer ce que Dieu exigeait de nous, il n'a pas répondu en termes soit d'un ensemble de « projets » à accomplir, soit d'un en-

2 Est-ce significatif que les mots « évangélisation » ou « action socio-politique » ne figurent nulle part dans les Écritures ? Dans l'usage évangélique anglophone contemporain, c'est la forme nominale qui domine, renforçant ainsi la tendance à les compartimenter en boîtes catégorielles bien définies.



semble de « doctrines » à croire. Au contraire, il nous a appelés à aimer Dieu de tout notre être et à aimer notre prochain de la même manière que nous nous aimons nous-mêmes.<sup>3</sup>

Je ne connais pas de parents chrétiens qui n'aiment pas leurs enfants : ils désirent tous que leurs enfants reçoivent une bonne éducation, une nourriture correcte, qu'ils aient accès aux meilleurs soins médicaux possibles et à un travail valorisant et bien payé quand ils achèveront leurs études. En dépit de tout ce que nous pouvons dire (dans notre théologie d'Église particulière) concernant « le salut des âmes » comme la tâche la plus importante à laquelle Dieu nous a appelés, ou concernant les chrétiens qui « ne sont pas du monde », etc., il est évident que nous passons tous la majeure partie de notre temps à assurer pour nous et pour nos enfants la protection, le bien-être et la sécurité dans ce monde. Mais dès qu'on nous pose la question : « Ne voulez-vous pas travailler en vue d'un monde où tous les enfants ont accès à une nourriture, des soins de santé, une formation corrects et à un travail décent plus tard dans la vie ? », nombre d'entre nous levons les bras dans une attitude de pieuse horreur et nous exclamons : « N'est-ce pas là un "évangile social" ? »

Cette hypocrisie fondamentale dans nombre de soi-disant « cercles évangéliques » d'Asie du Sud (et d'ailleurs) doit être dénoncée. L'anthropologie sous-jacente doit également être contestée. Chacun de nous est ancré socialement. Dès notre naissance, si ce n'est avant, nous sommes des êtres sociaux. Nous grandissons dans une famille et dans un réseau ethnique, nous apprenons une langue que nous n'avons pas choisie, nous pratiquons une vision du monde et un ensemble de coutumes que nous avons en commun avec un groupe social plus large. Ce que nous appelons « société » ne se trouve pas seulement à l'extérieur de « l'individu », mais à l'intérieur ; en fait, l'individu n'émerge pas sans la société dont il fait partie. Ceci implique que nous ne pouvons pas dissocier ce qui est personnel des environnements sociaux, économiques, idéologiques et politiques au sein desquels nous vivons, nous évoluons et nous habitons. De la même manière que des individus transformés, possédant une nouvelle vision d'un monde meilleur, transforment, par leur engagement politique, leur environnement social, les environnements sociaux transformés participent à leur tour à changer des individus. Comme l'ont amplement démontré l'apartheid en Afrique du Sud, ou la structure de caste en Inde, par exemple : il nous faut parfois changer la société avant que l'individu ne devienne même conscient du mal structurel dont il est complice.

La question à laquelle nous devons tous répondre n'est pas *pourquoi* devrions-nous être impliqués socialement, mais est-ce que nos engagements sociaux (le travail que nous faisons chaque jour, le lieu où nous avons choisi d'habiter, le lieu où nous faisons nos emplettes, la façon dont nous gagnons et dépensons notre argent, nos habitudes électorales, etc.) sont chrétiennes ou non : c'est-à-dire, est-ce que nous servons les projets de Dieu pour le monde, ou est-ce qu'en fait nous allons à leur rencontre. Une autre question qui est intimement liée à celle-ci est : Non pas *comment* nous prêchons l'Évangile, mais *quel* Évangile prêchons-nous ? Une mission intégrale découle d'un Évangile intégral.

<sup>3</sup> Mc 12.28-31. Bien entendu le commandement présuppose que nous croyions certaines vérités concernant Yahweh, mais notre compréhension de ces vérités dépend également de notre obéissance pratique.


## Repenser l'Évangile

Mon expérience pastorale m'a montré que, si des personnes ont été exposées à une compréhension de l'Évangile qui est énoncée principalement en termes individualistes (« justification par la foi »), ou en termes de « salut » comme étant fondamentalement une vie dans un autre monde après la mort (et la « foi » comme la police d'assurance qui nous y fait parvenir), il est presque impossible de les amener à une position d'où elles voient à quel point leur travail et leurs implications culturelles dans le monde présent sont étrangers à l'Évangile. Au mieux, elles penseront que c'est l'appel particulier de quelques personnes particulièrement douées pour cela dans l'Église (« les intellectuels » peut-être) que de travailler en vue de transformations sociales et culturelles, pendant que « le véritable appel » de tous les autres est de « prêcher l'Évangile ». Si l'action sociale rend les gens ouverts à l'Évangile, alors c'est parfait ; sinon, alors elle est superflue.

J'avance que l'Évangile ne parle pas principalement de mes besoins et de comment Dieu peut les satisfaire. Il parle *du monde* – ce que le Dieu trinitaire a fait, est en train de faire et va faire pour le monde qu'il a créé et qu'il aime. L'Évangile annonce l'intention de Dieu, et l'inauguration de cette intention au travers de l'incarnation, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, pour renouveler, recréer et réconcilier le monde avec lui-même. Des textes bien connus, comme Ephésiens 1 et Colossiens 1, présentent le périmètre rédempteur de l'Évangile comme englobant des personnes, des cultures et le cosmos tout entier. En outre, c'est précisément parce que l'Évangile *parle du monde* qu'il est *pour* le monde. Il annonce l'avenir du monde. Même si je suis appelé à répondre individuellement à ce message, et à recevoir ainsi les dons gratuits de Dieu que sont la justification et la réconciliation, le contenu de ce message est beaucoup plus vaste que ma réponse.

Pour qui, un tel message est-il une Bonne Nouvelle ? Pour ceux qui soupirent après un monde différent, ceux qui n'ont absolument rien à perdre dans le système de ce monde actuel idolâtre et oppressif. Dans le chant de Marie (le Magnificat), la mère de notre Seigneur célèbre la venue de « Dieu, mon Sauveur » (Luc 1.47) et explique clairement les implications de son règne salvateur : dispersion de ceux qui s'enorgueillissent des pensées de leur cœur, rabaissement des puissants à bas de leur trône, renvoi à vide des riches... (vv.51-53) De manière évidente, la compréhension que Luc a du salut messianique est tout à fait « pour ce monde » ; c'était certainement plus qu'un renversement social, mais, tout aussi certainement, pas moins.

Il n'est par conséquent guère étonnant que ceux qui se sont opposés à l'avènement du règne salvateur de Dieu dans le ministère de Jésus aient été ceux qui bénéficiaient le plus du *statu quo* (par exemple : les riches, les puissants socialement, et les chefs religieux), tandis que ceux qui l'ont reçu – et pour qui son message était une Bonne Nouvelle – étaient les exclus du salut tel qu'il était défini par les premiers. Il est à noter que Jésus n'insiste jamais pour exiger de ces personnes (par exemple : les collecteurs d'impôts, les lépreux, les Samaritains, les prostituées) qu'elles commencent par changer de vie avant de pouvoir faire l'expérience de son salut : ceci non parce qu'elles n'avaient pas de péché personnel, mais parce qu'elles n'avaient pas besoin qu'on leur rappelle leurs échecs moraux. À de telles personnes, il ouvre tout



simplement les bras dans un geste de pardon et d'acceptation inconditionnelle. Les collecteurs d'impôts, à l'instar de Zachée, sont tellement choqués par la générosité de Jésus qu'ils répondent spontanément par la repentance. À qui Jésus prêche-t-il directement la repentance et la nécessité d'une « nouvelle naissance » (ou, si on préfère, de « devenir comme de petits enfants ») s'ils veulent pouvoir recevoir le royaume de Dieu ? Aux « pieux » qui étaient assurés d'avoir leur place déjà réservée dans le royaume, aux riches que leurs richesses tenaient isolés de Dieu et de leurs semblables, et aux puissants qui se sentaient menacés dans leur propre base politique et dans leur position privilégiée par la manière qu'avait Jésus de servir humblement ceux qui sont tout au bas de la société.

Dans le Nouveau Testament, l'Église est au centre du contenu de l'Évangile – l'Église comprise non comme étant uniquement une nouvelle institution religieuse dispensant ses services aux fidèles, mais comme étant la nouvelle communauté de ceux qui, ayant goûté aux puissances de l'âge à venir, vivent comme signes de ce royaume « à l'envers ». L'Église est le lieu où les barrières économiques et sociales sont renversées et détruites dans une mise en évidence de la puissance de réconciliation de l'Évangile. C'est pour cela que la désunion dans l'Église est une négation de l'Évangile et un signe non de la grâce de Dieu, mais de son jugement. Une Église fragmentée et divisée n'a pas de message pour un monde fragmenté et divisé. N'est-ce pas, peut-être, le principal angle mort de l'Église asiatique d'aujourd'hui – si ce n'est celui de la totalité de l'Église ?

La grâce, l'espérance et l'amour sont alors caractéristiques de la véritable Église. L'Église s'est vu confier un Évangile, une bonne nouvelle. Quand nous faisons de l'Évangile une affaire privée et individuelle (un message qui parle uniquement de *mes* besoins et de *mon* avenir), nous trahissons l'Évangile. Quand l'Église perd de vue son appel à être porteuse de l'Évangile pour le monde, elle devient un nouveau club religieux, préoccupé uniquement des besoins et des intérêts de ses membres. Quand l'Église perd la bonne nouvelle de la grâce, elle transforme son message en un devoir religieux, un légalisme moraliste qui confond la respectabilité des classes moyennes et des actes de charité avec le fait d'être chrétien. Quand elle oublie le message de l'espérance, elle finit par approuver le *statu quo*, au lieu de le renverser. Au lieu de vivre aujourd'hui à la lumière de ce qui va venir, elle idolâtre le présent, allant jusqu'à considérer tout système oppressif non seulement comme nécessaire, mais comme donné par Dieu.

Dans une telle compréhension de la Bonne Nouvelle, ce que nous appelons « évangélisation » devient alors, selon les termes du missiologue sud-africain David Bosch, « enrôler des personnes pour le royaume de Dieu, les libérer d'elles-mêmes, de leurs péchés et de leurs imbroglios, pour qu'elles soient libres pour Dieu et leur prochain... Gagner des personnes à Jésus, c'est gagner leur allégeance aux priorités de Dieu. »<sup>4</sup>

<sup>4</sup> David J. Bosch, *Transforming Mission : Paradigm Shifts in Theology of Mission* (Manyknoll, New York : Orbis, 1991) p. 418.

## Repenser le « Grand Ordre de Mission »

Depuis la fin du dix-huitième siècle, nombre d'Églises évangéliques et d'organismes missionnaires para-ecclésiastiques ont pris pour fondement de leur théologie de la mission mondiale les paroles du Seigneur ressuscité en Matthieu 28.19-20. C'est à ces paroles que fait référence l'expression Grand Ordre de Mission. Dans le reste de cet essai, je vais tenter de présenter une lecture plus précise de ce texte qui remet en question l'usage évangélique conventionnel.

La première chose qu'il convient de remarquer est que ce texte commence par une *Grande Affirmation* : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre » (v. 18). C'est une autre façon de dire que Jésus est Seigneur<sup>5</sup>. Ces paroles sont vraiment remarquables quand on pense qu'elles ont été prononcées par quelqu'un qui venait tout juste d'être crucifié comme criminel contre l'État romain, et dont le corps frappé et brisé était resté pendu hors des murs de la cité dans un coin reculé de l'empire romain comme élément de dissuasion pour tous ceux qui oseraient troubler la *Pax Romana*. Le pouvoir de Jésus, reçu comme un don du Père par le moyen de l'obéissance de la croix, est un pouvoir qui s'étend sur « le ciel et la terre », c'est-à-dire : toute la création. Toutes les sphères d'activité, humaines ou non, tombent sous sa domination. Comme le disent les fameuses paroles du grand théologien et homme d'État néerlandais Abraham Kuyper : « Il n'y a pas le moindre centimètre carré dans la totalité du domaine de notre existence humaine sur lequel le Christ, qui est Souverain sur *tout*, ne dise : "C'est à moi" ». <sup>6</sup>

La mission universelle de l'Église découle de l'autorité universelle de Jésus. C'est la grande affirmation qui conduit au *Grand Ordre de Mission* : « faites de toutes les nations des disciples<sup>7</sup> » (v. 19). La traduction traditionnelle française obscurcit l'accent des paroles de Jésus. L'accent n'est pas placé sur le « allez », mais sur le « faites des disciples ». <sup>8</sup> Un disciple est un apprenti, quelqu'un qui s'attache à un gourou pour apprendre un savoir-faire ou une manière de vivre. Les premiers disciples de Jésus, les femmes comme les hommes, étaient tous juifs puisque le ministère de Jésus était encore confiné au peuple d'Israël. Mais maintenant, de la même manière que Jésus les avait invités à apprendre de lui et à le suivre, ils doivent inviter d'autres dans le monde païen (*ta ethne*) à entrer dans sa communauté de disciples, le véritable Israël de Dieu. *Ethne* est un terme grec classique pour non-juif, et l'expression *panta ta ethne* (« toutes les nations ») a été employée précédemment, en Matthieu 24.9, 14 ; 25.32, dans des contextes qui incluaient probablement Israël dans « les nations ». Comme le fait remarquer Craig Keener : « La mission vers les non-juifs prolonge la mission vers les juifs, elle ne la remplace pas ; Jésus ne révoque nulle part la mission auprès d'Israël (10.6), il ne fait qu'ajouter une nouvelle mission qui vient révoquer une prohibition précédente (10.5). » <sup>9</sup>

Ils doivent explorer, à mesure que Jésus les précède dans ce monde, ce que la confession « Le Jésus crucifié est Seigneur » signifie pour les autres cultures qu'ils pénètrent. Ils vont inviter des co-apprentis, baptisant des hommes et des femmes pour qu'ils entrent dans la compagnie des disciples de Jésus. Dans le monde antique, le baptême était un signe de transfert vers une nouvelle propriété, une nouvelle allégeance. <sup>10</sup> Le baptême chrétien était un acte

5 La plupart des spécialistes reconnaissent ici une allusion à Daniel 7.13-14 (voir aussi 7.29 ; 9.6 ; Jn 17.2).

6 Extrait d'une conférence inaugurale à l'Université Libre d'Amsterdam, 20 octobre 1880, citée dans James Bratt, ed., Abraham Kuyper : A Centennial Reader (Grand Rapids : Eerdmans and Carlisle : Paternoster, 1998) p. 461.

7 Grec *mathēusate*.

8 L'invitation de Jésus comprend un impératif entouré de trois clauses participiales : la personne doit faire des disciples en allant, baptisant et enseignant. Elle devrait à proprement dire être traduite : « en allant » ou « sur votre chemin » faites des disciples.

9 Craig S. Keener, A Commentary on the Gospel of Matthew (Grand Rapids : Eerdmans, 1999) p. 719.

10 *Au nom de* est littéralement « dans le nom de », impliquant l'entrée dans une allégeance.

d'incorporation dans le Corps du Christ, une nouvelle famille au sein de laquelle des hommes et des femmes apprenaient à suivre le Christ ressuscité et à pratiquer la nouvelle humanité qu'ils partageaient. John Meir souligne que le baptême « abroge implicitement le commandement de la circoncision et abroge ainsi cette fidélité à la loi de Moïse » qui a marqué le ministère public de Jésus. « Un ministère restreint au pays et au peuple d'Israël ne pouvait guère être exercé autrement qu'avec une fidélité à la loi de Moïse, tout comme une mission sans restriction auprès des non-juifs serait difficilement concevable, sans parler d'avoir de succès, sans l'abrogation de prescriptions de la loi Moïse comme la circoncision. »<sup>11</sup>

De plus, le Nom trinitaire que confesse l'Église est significatif<sup>12</sup>. La mission du Dieu trinitaire est la source et le fondement de la mission de l'Église. En fait, jusqu'au seizième siècle, le terme « mission » était exclusivement utilisé pour parler de la Trinité : l'envoi du Fils par le Père et celui de l'Esprit Saint par le Père et le Fils (tels que le formule la tradition trinitaire de l'Église d'Occident). Les Jésuites ont été les premiers à l'utiliser pour décrire l'extension de la foi chrétienne parmi les peuples (les Protestants y compris) qui n'étaient pas membres de l'Église catholique<sup>13</sup>. Cet emploi du terme a malheureusement coïncidé avec l'expansion coloniale des puissances européennes, ce qui a eu pour conséquence que le terme a acquis la teinte déplaisante d'hégémonie culturelle et de conquête agressive qui subsiste à l'heure actuelle.

Mettre l'accent sur le Dieu trinitaire comme le sujet de la mission libère l'Église à la fois d'un repli sur soi idolâtre et d'un rétrécissement du périmètre de la mission. La *missio Dei* oriente vers la main tendue de Dieu à toute la création dans un amour qui rachète et réconcilie. Participer au courant dynamique des relations trinitaires et être recréé par lui est constitutif, pour Jésus, du fait d'être disciple. « Ce n'est pas l'Église qui a une mission de salut à accomplir dans le monde ; c'est la mission du Fils et de l'Esprit, au travers du Père, qui inclut l'Église, créant ce faisant une Église. »<sup>14</sup>

Faire des disciples est impossible sans enseignement. L'Église doit enseigner aux hommes et aux femmes à « garder tout ce que je vous ai prescrit. » (v. 20) Si l'essence du disciple est d'obéir à tout ce que Jésus a enseigné, alors l'essence de la formation de disciples est d'enseigner à faire de même. En clair, nous ne pouvons faire de disciples des autres si nous ne sommes pas disciples nous-même ; et le moyen de savoir si nous sommes en fait disciples de Jésus, c'est de regarder si nous pratiquons ce qu'il a enseigné. Ainsi Matthieu 28.20 ramène les lecteurs à Matthieu 5.2 et suivants où, selon l'évangéliste, le ministère d'enseignement de Jésus commence.


Matthieu 5 s'adresse principalement aux disciples de Jésus (v.1) et commence par une description en huit parties des attitudes et des qualités d'un véritable disciple, de celui qui a accepté les exigences du royaume de Dieu. Premièrement, les disciples de Jésus sont des hommes et des femmes qui sont « pauvres en esprit » (v. 3) – ils ne sont pas « en contrôle » des choses, mais sont démunis dans le monde, brisés et dépendants uniquement de Dieu en qui ils croient. Deuxièmement, ils « pleurent » (v.4) - sur leurs propres péchés et sur les souffrances et les péchés du peuple au sein duquel ils vivent. Troisièmement, ils sont « doux » (v.5) – non pas des lâches serviles, mais de ceux qui ne font pas de leurs ambitions le centre d'eux-mêmes, de sorte qu'ils sont capables de rester dans l'ombre et de renoncer aux posi-

11 John P. Meir, 'Salvation History in Matthew', in *The Mission of Christ and His Church: Studies in Christology and Ecclesiology* (Wilmington, Delaware: Michael Glazier, 1990) p. 130.

12 La formule trinitaire est établie par la période des documents chrétiens les plus anciens existants (1 Cor 12.4-6 ; 2 Cor 13.14) et elle est largement répandue dans l'Église (1 P. 1.2 ; 1 Jn 3.23-24 ; Did. 7.1-3).

13 Voir Bosch, ouvrage cité, p. 1.

14 Jurgen Moltmann, *The Church in the Power of the Spirit: A Contribution to Messianic Ecclesiology*, traduit par M. Kohl (London: SCM Press, 1977) p. 64.



tions d'honneur et de privilège. Quatrièmement, ils « ont faim et soif de justice » (v.6) - les disciples sont connus pour leur passion pour la justice de Dieu, ils soupirent après la justification par Dieu des opprimés. Cinquièmement, ils associent à leur soif de justice, qui à elle seule peut rendre des personnes insensibles et même propre-justes, la capacité de manifester la miséricorde (v.7) tant à l'égard des victimes que des auteurs de l'injustice. Sixièmement, ils ont « le coeur pur » (v.8) – ce qui ne signifie pas tant qu'ils soient sans reproche, mais plutôt qu'ils ont une unité de motivation et une loyauté pleine et entière du coeur. Septièmement, ils sont imitateurs de Dieu en étant des « ouvriers de paix » (v.9) – ils prennent l'initiative d'entrer dans des situations de conflit et de violence, que ce soit dans leur famille, leur ville ou leur nation, pour bâtir des ponts et restaurer les relations entre les peuples en conflit les uns contre les autres. Enfin, les disciples sont persécutés – tant pour la justice que parce qu'ils portent un témoignage fidèle à Jésus (vv.10-11) – puisque, selon les paroles de Dietrich Bonhoeffer, « souffrir est l'insigne du disciple ».<sup>15</sup>

Jésus poursuit et parle de tels disciples comme du « sel » et de la « lumière » dans le monde : comme le sel pour stopper la corruption et la décomposition de la société et comme la lumière pour repousser les ténèbres morales et spirituelles. Le Sermon sur la Montagne se poursuit par un enseignement à aimer nos ennemis, à pardonner à nos débiteurs, à partager nos biens avec les nécessiteux, à se confier à Dieu pour les nécessités de la vie, à établir le royaume de Dieu au-dessus de toutes les autres priorités de la vie, et bien d'autres choses encore. Et nous n'en sommes encore qu'au premier quart de l'évangile de Matthieu. Le disciple moderne qui veut apprendre comment faire des disciples, selon le Grand Ordre de Mission, doit donc étudier le reste de l'évangile de Matthieu pour apprendre ce que Jésus a enseigné pour que ses disciples le gardent<sup>16</sup> – et ensuite faire de même avec Marc, Luc et Jean. Si nous ne voulons pas le faire, par paresse, par indifférence ou par pure incroyance, nous perdons le droit d'être appelés chrétiens.

Revenons donc à la logique de Matthieu 28.20. Si faire des disciples, c'est : « enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai prescrit », alors le faiseur de disciples doit également s'appliquer à obéir à tout ce que le Maître a enseigné. Ainsi comment pouvons-nous nous permettre d'être sélectifs dans notre lecture de l'enseignement de Jésus et réduire le texte à « prêcher l'Évangile » ou « implanter des Églises » ! De façon ironique, nous découvrons que ceux qui se revendiquent chrétiens « croyant dans la Bible » sont en général les principaux coupables pour ce qui est de tordre le texte biblique de cette manière. Le Jésus ressuscité attend de sa communauté de disciples, qui prêche la Bonne Nouvelle parmi les nations, qu'elle soit également assoiffée d'unité chrétienne, qu'elle partage ses ressources avec les pauvres et les nécessiteux, qu'elle s'implique dans ces initiatives coûteuses d'établissement de la paix, et qu'elle ait faim et soif de la justice de Dieu. Si Jésus nous appelle à obéir à « tout ce que je vous ai prescrit », même si, en tant que chrétien individuellement, nous avons des dons différents qui nous portent vers des ministères spécifiques qui diffèrent d'autres, alors nous ne pouvons accepter de compromis pour ce qui concerne le caractère chrétien. De plus, en tant qu'Église nous n'avons aucune liberté pour « hiérarchiser », pour choisir selon ce qui nous plaît ce à quoi nous obéissons. Les Églises locales et les dénominations ne devraient pas se distinguer par leurs « priorités », et en particulier pas par des « méthodologies » différentes.

15 Dietrich Bonhoeffer, *The Cost of Discipleship* (1937; New York: Macmillan paperbacks, 1963) p. 100 (existe en français sous le titre « Le prix de la grâce »).

16 Les résumés des enseignements de Jésus dans l'évangile de Matthieu se trouvent, à part les chapitres 5-7, dans les chapitres 10,13,18 et 23-25.

Avant de laisser notre texte, il est important de remarquer son caractère total. « *Tout* pouvoir m'a été donné... faites de *toutes* les nations des disciples... enseignez-leur à garder *tout* ce que je vous ai prescrit... je suis avec vous *tous* les jours, jusqu'à la fin du monde. » Le Grand Ordre de Mission est enraciné dans la Grande Affirmation et accompagné d'une *Grande Promesse*. « La promesse de la présence de Dieu accompagnait souvent son appel au service dans l'Ancien Testament (Ex 3.12 ; Jos 1.5) ; cette promesse n'est pas tant une confortable assurance qu'un équipement nécessaire pour la mission. »<sup>17</sup> La promesse de la présence du Christ ressuscité qui demeure et revêt de puissance n'est donnée qu'à une Église qui le suit dans le monde, en rendant témoignage à la Grande Affirmation dans tous les domaines de la vie.

## Repenser les méthodologies « d'implantation d'Église »

Quelques missiologues, rassemblés pour l'essentiel au sud de la Californie, ont développé une stratégie grandiose d'évangélisation du monde. Interprétant l'expression *ta ethné* (Mt 28.19) par « groupe de population », ils ont ensuite défini la principale tâche missionnaire comme étant celle d'établir des Églises indigènes viables à l'intérieur de chacun des groupes de population du monde. Ils ont déployé beaucoup d'ingéniosité pour définir et classer ces groupes. La mission est alors réduite à un objectif quantifiable qui, selon les prévisions les plus optimistes, peut être atteint au cours de la génération actuelle.

Ainsi, Ralph Winter et Bruce Koch prétendent-ils que : « Nous sommes entrés dans l'ère finale des missions. Pour la première fois dans l'histoire, il est possible de voir le bout du tunnel, où il y aura un mouvement ecclésial au sein de la langue et de la structure sociale de chaque groupe de population sur la terre, une évangélisation puissante face à face prenant la relève dans tous les peuples. » Ils poursuivent : « Nous n'avons besoin que d'un faible pourcentage de croyants consacrés qui se mobilisent et s'équipent... Remarquez comme la tâche missionnaire semble plus faisable, quand nous fixons notre regard sur la taille de la force missionnaire potentielle et sur la pénétration des groupes de population. Au lieu de parler de l'évangélisation de 2 milliards d'individus, nous pouvons parler de commencer dans les quelques 3000 groupes de population ethno-linguistiques, pour ensuite envisager de finir avec peut-être à peine 10 000 peuples unimax. D'ici très peu de temps, tous les 3000 groupes ethno-linguistiques « les moins évangélisés » seront visés et pris en mains par l'une ou l'autre structure d'envoi de missionnaires qui existent dans le monde. »<sup>18</sup>

La grande valeur d'une telle façon de voir par groupe de population est qu'elle nous alerte sur l'existence et les besoins spécifiques de communautés que nous aurions pu autrement oublier dans la mission. Cependant, mis à part pour des groupes définis par la langue et peut-être par l'appartenance ethnique, l'application de ce concept à d'autres groupes pose des problèmes. Les frontières entre les peuples, comme les éléments à partir desquels ceux-ci définissent leur propre identité, sont toujours poreuses et en constant mouvement. (Même les définitions d'ethnicité sont en général des

17 R.T France, *The Gospel According to Matthew: An Introduction and Commentary* (Leicester, UK: Inter-Varsity Press, 1985) p. 416.

18 R. D. Winter et Bruce A. Koch : « Finishing the Task : The Unreached Peoples Challenge », dans *Mission Frontiers*, June 2000 : « Une population unimax est le groupe de taille MAXimale suffisamment UNifié pour être atteint par un seul mouvement indigène d'implantation d'Église. "Unifié" se réfère ici au fait qu'il n'y a pas de barrière importante de compréhension ou d'acceptation pour arrêter l'expansion de l'Évangile. » (p.25).

actes politiques, et ce qui constitue un « héritage culturel » pour une génération est compris différemment par la suivante).<sup>19</sup> Mais, et c'est plus important, d'un point de vue théologique, dès que nous faisons de « l'implantation d'Église au sein des groupes de population » le but de la mission chrétienne, même dans des domaines géographiques hétérogènes, nous montrons que nous oeuvrons avec une compréhension de l'Évangile différente de celle que j'avais souligné précédemment.

Le commentaire suivant prouve bien que Winter et Koch sont les héritiers du « principe d'unité homogène » prôné par une génération précédente de missionnaires américains : « En fait, l'Évangile se répand souvent au sein d'une communauté, mais il ne "saute" pas naturellement par-dessus les frontières entre les peuples, en particulier des frontières qui sont le fruit de la haine et des préjugés. Les personnes peuvent influencer leur "proches voisins", ceux dont elles comprennent la langue et la culture, mais en présence d'une frontière de préjugés, de foi religieuse, qui est presque toujours liée à de nombreux traits culturels du premier groupe, elles ne "sautent" tout simplement pas facilement vers le groupe suivant, à moins que ce dernier groupe ne désire adopter la culture des autres de préférence à la sienne. »<sup>20</sup>

Cette observation sociologique devient un principe missiologique. Les critiques s'interrogent inévitablement sur le contenu d'un Évangile qui ne s'oppose plus aux idolâtries d'une communauté et de sa culture. Qu'est-il arrivé à l'Évangile quand il ne pousse plus ceux qui ont été baptisés au nom du Dieu trinitaire à « garder tout ce que Jésus a prescrit », en particulier s'identifier à celui qui est « en dehors », voire « ennemi » de notre communauté et de notre nation ? Les adeptes des méthodologies de croissance d'Église basées sur « les groupes de population » répondent toujours qu'une telle réconciliation entre les peuples viendra avec le temps. Ainsi Winter et Koch, dans l'article précité, parlent de « la radieuse espérance de l'Évangile » selon laquelle « de tels nouveaux mouvements qui suivent le Christ dans de telles situations de conflit travailleront à la guérison de l'inimitié entre les peuples. »<sup>21</sup> Cependant, non seulement c'est rarement le cas, mais pour Jésus, le pardon et la réconciliation ne sont pas un « enseignement supérieur » optionnel, séparé de l'Évangile et qui peut être dispensé plus tard à l'Église ; ils sont au contraire intrinsèques à la constitution même de l'Église et un élément fondamental de la repentance qu'exige l'Évangile.

Le contenu d'un Évangile qui ne présenterait aucune exigence pour ce qui est de la justice et de la réconciliation laisse entendre, selon les paroles d'Orlando Costas, « un Jésus qui apaise la conscience, accompagné d'une croix qui n'est pas un scandale, d'un royaume qui n'a pas les pieds sur terre, d'un esprit privé et intérieur, d'un Dieu de poche, d'une Bible spiritualisée et d'une Église détachée du réel. Son but est une vie heureuse, tranquille et couronnée de succès, qu'il est possible d'atteindre par le moyen du pardon d'une nature de péché abstraite, par la foi dans un Christ qui n'est pas historique. »<sup>22</sup>

19 Une grande partie de la méthodologie des « groupe de population » est une réminiscence des ethnographies coloniales et des catalogues coloniaux qui codifiaient les variétés déconcertantes des populations de l'Inde en catégories de caste, race, religion et métier vus non seulement comme dynamiques et évolutives, mais comme un héritage plus ou moins statique d'un passé lointain. Une fois codifiées, ces divisions servaient à façonner la politique administrative coloniale.

20 Ouvrage cité, p. 23.

21 Ibid. p. 26.

22 Orlando E. Costas, *Christ Outside the Gate: Mission Beyond Christendom* (Maryknoll, Ouvrage cité, p.: Orbis, 1982) p.80

## En guise de conclusion

Une mission intégrale découle d'un Évangile intégral et d'une population intégrée. Nous courons le danger de transformer la mission de l'Église en un ensemble de « projets » et de « programmes » particuliers, que nous les appelions « évangélisation » ou « action socio-politique », pour ensuite chercher des moyens de les intégrer méthodologiquement. Au contraire, la mission de l'Église se situe dans l'adéquation et la fidélité de son témoignage au Christ. Le noeud de notre travail n'est ni de prendre la relève des systèmes de ce monde, ni de maximiser le nombre d'adhésions à l'Église.

De plus, nous devons garder à l'esprit que le principal moyen d'action de l'Église sur le monde passe par les actions de ses membres dans leur travail journalier et dans leurs relations quotidiennes avec les personnes d'autres confessions. Une congrégation qui a d'énormes projets de bien-être social ou de nombreuses équipes « d'implantation d'Église » peut être beaucoup moins efficace dans une société laïque que des congrégations qui n'ont aucune de ces choses mais qui forment leurs membres à obéir au Christ dans les différents domaines de la vie civique où ils sont appelés à vivre.

La « mission intégrale » est liée aux questions fondamentales de l'intégrité de la vie d'Église, de la cohérence entre ce que l'Église est et ce qu'elle proclame. Sur ce fondement, ce qui fait qu'un politicien « évangélique » est véritablement « évangélique » n'est pas qu'il ajoute la prédication de l'Évangile à ses activités politiques journalières, pour rendre ces dernières plus « holistiques », mais plutôt que sa vision et son programme politiques sont profondément modelés par une vision et des valeurs qui découlent de la Bonne Nouvelle (par exemple, défendre les plus vulnérables : qu'il s'agisse des enfants à naître, des handicapés mentaux, des minorités culturelles ou des groupes tribaux opprimés, en travaillant à la réconciliation, et ainsi de suite).

23 Leslie Newbiggin, « Reflexions on the History of Mission » in *a Word in Season : Perspectives on Christian World Missions* (Grand Rapids : Eerdmans and Edinburgh : St Andrew Press, 1994) p. 141.

24 Ibid. p. 146.

Nous devons aussi nous souvenir de ce qui était évident pour l'Église du premier siècle, mais a été oublié dans notre ère mue par la technique, à savoir que la mission est une initiative divine et non une entreprise humaine. Le rétablissement du contenu de l'Évangile dans nos Églises conduira à une remise en question fondamentale de nombreuses méthodologies d'évangélisation importées. Nous sommes appelés à rendre témoignage au règne de Jésus-Christ présent, bien que caché, par la présence et la puissance de l'Esprit Saint. La mission devient alors, selon les paroles de Leslie Newbiggin, « une sorte de doxologie, une glorification de Dieu au sein d'un monde qui lui tourne le dos. »<sup>23</sup> Newbiggin continue : « Je pense que la seule chose qui puisse rendre l'Évangile crédible, la seule chose qui puisse rendre possible de croire que l'autorité ultime sur la totalité de l'univers réside en un homme cloué sur la croix, est un ensemble de personnes qui vivent dans l'histoire biblique en sachant qu'elle est leur propre histoire et qu'elle est la clé de l'histoire humaine tout entière. »<sup>24</sup>